

RICHARD SEFF

LES ÉTOILES  
MEURENT AUSSI...

MARQUE-PAGES

ISBN : 978-2-91539-731-4

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.

© Éditions du Marque-Pages, 2009.

*La gloire est le deuil éclatant du bonheur.*

Madame de Staël

*Je repense à la phrase de Bob Dylan, un jour, alors qu'il s'apprêtait à entrer dans un bar, voyant à travers la vitrine les gens à l'intérieur, buvant tranquillement : « Dès l'instant où je pousserai la porte, rien ne sera plus pareil. »*

Interview de Nick Cave



# 1

*Il fallait que je le fasse, il le fallait... Ce n'est pas un homme, c'est le diable. Le diable ! Vous comprenez ? Il a pris mon âme, il me l'a volée. Il fallait que je le fasse. C'était le seul moyen...*



## 2

Deux mocassins blancs baignant dans une flaque de sang. C'est la première chose que Dan vit en entrant dans le salon. Ils étaient posés bien à plat, parallèles, et s'enfonçaient dans l'épaisseur du tapis de laine, blanc lui aussi, en formant de fines rigoles rouges autour de leurs semelles. Dan se figea, paralysé par l'émotion, et laissa tomber sur le plancher le gros dossier noir qu'il tenait sous son bras. À côté de la paire de mocassins gisait le corps d'un homme, allongé sur le dos, avec un impact de balle à la hauteur de la poitrine et un autre qui lui avait arraché la carotide gauche. Sa chemise à moitié retroussée laissait apparaître, à travers les poils noirs et drus de son ventre proéminent, une croix sanguinolente tracée avec la pointe d'un objet tranchant. Dan sentit sa tête se vider brutalement de son sang et ses jambes se dérober sous lui. Il recula en titubant jusqu'à la cuisine, piétinant les liasses de feuilles échappées du dossier, et vomit dans l'évier au moment où il ouvrait le robinet pour se rafraîchir.

Il resta plusieurs minutes assis sur une chaise, le souffle court, le visage encore ruisselant, à essayer de mettre un peu d'ordre dans sa tête. En bon avocat, il s'efforçait de

trouver un début d'explication à ce qu'il venait de voir, mais il ne faisait que mouliner dans le vide, ne parvenant pas à emboîter deux idées ensemble, comme un enfant jouant avec un puzzle absurde, dont les pièces n'auraient ni forme ni dessin.

Il se releva et marcha avec appréhension jusqu'au salon qui paraissait encore plus grand que d'habitude. Tout au bout, l'homme aux mocassins blancs, assis au bord du long canapé, semblait minuscule, tel un naufragé perdu en pleine mer. Il avança jusqu'à lui. Le bruit de ses pas sur le plancher résonnait dans toute la pièce, se mélangeant aux battements sourds de son cœur. Dan contourna le cadavre sans oser le regarder et en évitant de mettre les pieds sur le tapis imbibé de sang.

– Paul, que s'est-il passé ?

L'homme ne réagit pas.

– Paul, réponds-moi ! Qu'est-ce que t'as foutu ? C'est quoi ça ? Mais tu me réponds ! Tu m'entends ?

Il avait beau le secouer, attraper son visage entre ses mains pour le forcer à le regarder, Paul semblait ni le voir ni l'entendre. Dès qu'il le lâchait, il retrouvait une sorte de position fœtale, recroquevillé sur le rebord du canapé, les yeux fixés sur un point indéfini, loin devant lui.

– Paul, tu dois me dire ce qu'il s'est passé ici, tu entends ? Je suis ton avocat, ton ami, je peux t'aider... Parle-moi.

– Il fallait que je le fasse, il le fallait... balbutia l'homme aux mocassins blancs sans détourner son regard, comme s'il parlait à un fantôme, avant de retomber dans un mutisme définitif.

Dan ne connaissait Paul que depuis deux ans, mais il faisait partie de ses rares amis, de ceux qui étaient autorisés à venir chez lui – Paul lui avait même donné le code de la porte d'entrée –, ce dont il était très fier. Côtayer quelqu'un de célèbre, partager son intimité, c'est s'approprier un peu de sa gloire. Des quelques amis que le jeune avocat fréquentait, Paul était celui auquel il tenait le plus. Non parce qu'il l'aimait davantage ou qu'il avait avec lui plus d'affinités, mais parce que cette relation le flattait, le valorisait, lui donnait un supplément d'importance aux yeux des autres dont il était conscient. Il ne ratait jamais l'occasion dans les dîners en ville ou pour impressionner un de ses clients de glisser dans la conversation le nom de Paul Hamilton précédé de « mon ami... » ou de « comme me le disait hier... », ce qui entraînait toujours chez ses convives la même expression d'incrédulité et d'admiration mêlées, suivie inmanquablement de la même question : « Vous connaissez Paul Hamilton ?! » Dan prenait alors un air détaché, inversement proportionnel à la satisfaction qu'il éprouvait à ce moment-là. Il enchaînait avec quelques anecdotes sur la star dans lesquelles il se distribuait souvent le beau rôle, laissant échapper au passage une ou deux indiscretions pour bien souligner les liens privilégiés qui les unissaient. Et chaque fois, l'intérêt qu'on lui portait semblait soudain se décupler, les regards se tournaient vers lui, les oreilles se tendaient, même parfois jusqu'aux tables voisines. Dan avait un physique agréable, pas très grand, mais avec une silhouette mince et des traits fins, des manières raffinées. Il venait d'une famille de la bonne bourgeoisie, comme on dit en province. Il avait été un étudiant brillant et travaillait aujourd'hui dans un des

meilleurs cabinets d'avocats de la ville. Pourtant, jamais par son mérite et ses qualités personnelles il n'avait obtenu une telle attention, attiré à ce point l'intérêt et la sympathie de ses congénères. Sans parler des filles...

Être l'ami d'une star qui défrayait régulièrement la chronique par ses excentricités et ses excès lui procurait une aura inespérée, à l'opposé de l'image du garçon sérieux, bien élevé et un peu trop lisse qui lui collait à la peau.

Ils s'étaient rencontrés par hasard, alors que Paul remplaçait au pied levé pour une audience un des associés du cabinet qui avait eu la mauvaise idée de suivre son fils hors des pistes, en surf des neiges, et avait été rapatrié à l'hôpital avec une triple fracture. Paul avait téléphoné la veille au chanteur, tard dans la soirée, pour avoir quelques précisions sur le dossier qu'il devait défendre. Il était tombé sur son répondeur – il ne savait pas encore que Paul Hamilton ne répondait jamais directement aux appels téléphoniques –, mais ce dernier l'avait rappelé quelques minutes plus tard et lui avait donné rendez-vous chez lui à minuit. Ce n'était pas une heure habituelle, même pour un avocat. Mais Dan n'avait pas hésité une seconde pour accepter l'invitation. Il n'avait jamais été un couche-tôt et il n'était pas rare qu'il traîne jusqu'à deux ou trois heures du matin dans les bars et les boîtes de son quartier en quittant son cabinet. Mais surtout, avoir l'occasion de rencontrer une célébrité comme Paul Hamilton, chez lui, l'approcher dans sa vie quotidienne, était une expérience qui l'excitait énormément.

Le premier soir, ils parlèrent jusqu'à tard dans la nuit. Dan avait le goût de la conversation et savait l'alimenter,

la faire rebondir, manier la digression et trouver toujours quelques anecdotes amusantes pour illustrer son propos. Paul intervenait peu, mais prenait visiblement du plaisir à l'écouter. Ces réunions nocturnes se renouvelèrent régulièrement. D'abord pour le travail. Dan devint l'un des avocats attitrés du chanteur pendant son procès contre sa nouvelle maison de disques. Puis, juste pour le plaisir d'être ensemble. Paul ne sortait jamais de chez lui. Dan lui rapportait les échos du monde extérieur. Il lui racontait les spectacles qu'il avait vus, des gens qu'il avait rencontrés, les derniers ragots qu'il avait entendus. Et il repartait un peu ivre, après avoir vidé une bonne partie de la bouteille de vodka que Paul laissait toujours à portée de la main, sans jamais y toucher lui-même.

La bouteille de vodka ! pensa Dan, tout à coup. Il en aurait bien besoin en ce moment. Juste un verre pour se remonter. Dan ouvrit la porte d'un des meubles laqués de blanc au-dessus du plan en inox de la cuisine, puis se ravisa. Ce n'était pas le moment de rajouter ses empreintes ni de laisser traîner des indices dans l'appartement, encore moins de sentir l'alcool quand la police viendrait l'interroger. Il resta plusieurs minutes à tourner sur lui-même, se mordant la lèvre inférieure, serrant dans sa main moite son téléphone portable sans se décider à taper un numéro. Il espérait que Paul sorte de sa léthargie, qu'il lui donne une explication pour pouvoir préparer ses arguments – réflexe d'avocat –, avant d'appeler la police.

Dan regagna le salon et, en se penchant pour ramasser ses liasses de papiers éparpillées par terre, remarqua sur le tapis un long morceau de verre dont la pointe était recouverte

d'un filet de sang. Il osa un regard vers le cadavre en s'attardant sur la croix tracée sur son ventre : deux traits fins et irréguliers, peu profonds, qui se croisaient au-dessus du nombril. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment Paul aurait pu faire une chose pareille ? Pourquoi cette marque ?... Dan remonta jusqu'au visage du mort. Il se redressa d'un bond en reculant si violemment qu'il faillit perdre l'équilibre. Malgré l'expression de terreur qui lui déformait les traits, il le reconnut tout de suite. C'était Patrick Leibowitz, l'ancien manager de Paul. Il sentit à nouveau un spasme violent lui soulever l'estomac. Que faisait-il là, dans cet appartement, alors qu'il était de notoriété publique que les deux hommes étaient fâchés et ne se parlaient plus depuis plusieurs années ? Dan se força à respirer profondément pour maîtriser sa nausée. Il ramassa les feuilles de son dossier en faisant attention de ne rien toucher d'autre, de ne rien déplacer. La situation était assez compliquée comme ça, ce n'était pas le moment de se retrouver impliqué par erreur dans cette affaire. Dès qu'il eut serré les feuillets entre les pans de carton noir, il sortit son téléphone de sa poche, composa le numéro du commissariat central, et demanda à parler au commissaire Archambaud.

– Le commissaire Archambaud n'est pas là cette nuit. Je peux vous passer l'inspecteur de garde si c'est urgent, lui répondit d'une voix fatiguée le standardiste.

Dan regarda sa montre. Il était un peu plus d'une heure du matin.

– Oui, c'est urgent. Passez-le-moi.